

LE CARNET

Maintenant que j'ai tout mis en ordre, je peux raconter ce qui suit.

Mon grand problème, c'était que j'avais des oublis. J'omettais – involontairement, il est vrai – de faire ce que les autres attendaient de moi, mais aussi ce que, à un moment donné, j'avais exigé de moi-même. J'attachais une grande importance à tout souvenir du seul fait qu'il n'avait pas succombé à l'oubli. Avec le temps, je suis arrivé à la conclusion que l'important c'était tout ce dont je me souvenais, et que l'insignifiant, du fait même de n'être pas présent dans ma mémoire, n'existait pas. Je ne parlais à personne de cette découverte, car je me doutais qu'elle devait être unique en son genre. Ce qui était bien vrai.

Il m'arrivait de remarquer que certaines de mes connaissances m'observaient avec curiosité, mais pas une seule fois je n'ai cru que mes faits et gestes pouvaient vraiment les intéresser. Du moins pas jusqu'au désagréable jour d'avril où, tout à fait fortuitement, par la porte entrebâillée du bureau où je travaillais, j'ai surpris une conversation et soupçonné sur-le-champ qu'elle se rapportait à moi :

« IL se conduit d'une façon bizarre », a dit une voix. Une autre a essayé d'*expliquer* « la chose » : « Je trouve qu'IL manie un peu trop généreusement les abstractions, et cela dans les deux sens, en allant de l'essentiel au superfétatoire et *vice versa*. Ensuite, il considère comme égaux les produits de ses abstractions et en conclut que tout ce qui fait l'objet de son attention se vaut... »

Je ne sais toujours pas pourquoi cette absurdité que je venais d'entendre m'a à ce point affecté. Toujours est-il que j'ai terminé en hâte ce que j'avais à faire et quitté mon bureau avant l'heure, contrairement à mes habitudes, et je me suis dépêché de rentrer chez moi. Le désordre habituel m'a accueilli dans mon appartement – ce qui voulait dire que Margareta n'était pas venue ce jour-là –, mais il ne me dérangeait pas.

J'ai pris mon déjeuner lentement, sans entrain. Le repas fini, j'ai repoussé mon assiette, geste qui m'a étonné. Je n'avais pas l'intention de débarrasser la table. Je n'en avais pas envie. Mais alors pourquoi avais-je repoussé mon assiette, qui ne me gênait même pas ? Je n'en savais rien. J'ai songé que d'autres faisaient de même et il m'a semblé que ce geste trahissait une détermination cachée, mais peut-être aussi de la théâtralité.

Ensuite, je me suis affalé dans mon fauteuil. Le malaise dû à la conversation que j'avais surprise m'empêchait de m'assoupir et, tel un grand pantin de chiffon, je suis resté assis sans bouger pendant des heures, à fixer d'un regard absent une feuille de papier blanc sur mon bureau tout proche. Je songeais à changer de travail (un spécialiste avec un profil professionnel comme le mien ne devait pas

avoir de difficultés à le faire). Je me suis amusé pendant un moment à imaginer la surprise que mon départ provoquerait dans l'entreprise où je travaillais, mais j'ai bientôt cessé d'y penser. En me levant pour aller à la salle de bains, j'ai repensé à Margareta. Ma manière d'être ne la dérangeait pas, du moins n'en laissait-elle rien voir. Non, cela ne la dérangeait pas, sinon elle me l'aurait dit et se serait décidée à me quitter pour toujours. Peut-être Margareta aimait-elle ce qui en moi rebutait les autres. Peut-être...

J'ai fini par m'aviser de la présence de la feuille de papier sur mon bureau. J'ai cherché un crayon et griffonné : « Garder Margareta aussi longtemps que possible. C'est si bon d'être avec elle. » Après être allé aux toilettes, soulagé, je suis revenu à ma feuille de papier. Le regard rivé sur ce que je venais d'écrire, j'ai soudain eu l'idée de noter ce que j'avais à faire, où je devais aller, ce qu'il faudrait que je dise et en quelle occasion... afin de mettre un peu d'ordre dans mes actes. C'est alors que j'ai entendu la clef tourner dans la serrure.

– Margareta ? me suis-je écrié sur un ton interrogatif en glissant la feuille de papier sous un vieux journal posé sur mon bureau avant même que, occupée à retirer la clef de la serrure et à refermer la porte, elle ne m'ait répondu :

– Salut.

Je n'étais pas surpris de la voir arriver ainsi. Seule Margareta avait un double de la clef de mon appartement. Elle y venait quand elle en avait envie et y restait le temps qu'elle voulait. Parfois pendant des jours. Pourtant, elle n'acceptait pas de s'y installer à demeure. Tout d'abord, j'avais insisté pour qu'elle le

fasse, mais ensuite, je m'étais rendu compte que ses allées et venues me procuraient un plaisir rare dont sont privés tous les couples qui vivent ensemble : l'attente.

- Oh, là, là, quelle porcherie ! a dit Margareta en cherchant du regard autour d'elle un endroit dégagé où elle pourrait s'asseoir. Tu n'en as jamais assez de ce désordre ?

- Non.

- Jamais ?

- Jamais, ai-je répété, bougon.

- D'autant moins que je ne manque pas d'y remédier, a-t-elle répliqué avec un air de défi.

- Tu n'es pas forcée de le faire. Je ne te le demande pas. D'ailleurs, je t'ai dit que ça ne me dérange pas...

- Allons, allons, a-t-elle fait, m'interrompant, conciliante, puis elle a ajouté de la voix que prennent les enfants quand ils se confient leurs petits secrets : Moi non plus, ça ne me dérange pas. Je ne mets de l'ordre que de temps à autre, quand je me dis que quelqu'un pourrait venir.

- Mais personne ne vient ici à part toi, ai-je protesté.

- J'ai dit *de temps à autre*, a-t-elle rétorqué et notre conversation s'est arrêtée là.

Nous sommes restés quelque temps assis en silence. Margareta feuilletait un livre qu'elle avait trouvé par terre, à ses pieds, puis elle m'a dit sans lever les yeux :

- Tu as l'air fatigué.

- Je suis mécontent, lui ai-je dit, puis je me suis tu, déconcerté par tant de sincérité. Margareta me regardait, les yeux grands ouverts. J'ai décidé de poursuivre : J'ai au moins trois gros problèmes.

Aujourd'hui, j'ai surpris certains bruits qui courent sur mon compte, j'ai perdu un bouton de ma chemise, et (sur ce, je me suis interrompu un instant) j'ai peur que tu ne m'aimes pas.

– Ha, ha, ha ! Margareta a ri en rejetant la tête en arrière et en découvrant ses grandes dents un peu jaunies par le tabac. Ha, ha, ha... Et moi qui ai failli croire que tu n'étais plus toi-même... Ha, ha, ha...

– Tu m'aimes ?

Elle a acquiescé de la tête sans rien dire. J'ai continué de me plaindre :

– Les gens sont conformistes. Ils construisent des modèles de pensée et de comportement, et si quelqu'un ne s'y conforme pas...

– Et c'est ton cas, m'a interrompu Margareta. Heureusement, ça te va très bien. À moins que tu ne souffres d'être différent des autres...

– Si, de temps à autre, ai-je avoué.

– Ah bon ? Elle a haussé les sourcils et écarquillé encore plus les yeux, réellement surprise.

– J'ai dit *de temps à autre*. Et comme je me sentais bête d'avoir répété mot pour mot la phrase qu'elle avait dite un peu plus tôt, j'ai ajouté : Aujourd'hui, par exemple.

Puis, sur ma lancée, je lui ai fait part de la conversation que je venais de surprendre. Margareta en riait de bon cœur et je trouvais dans son rire amour et soutien, mais sans m'y fier au point de lui confier ma décision de noter désormais mes faits et gestes.

*

Les premiers temps, je notais tout. Tout ce qui me semblait important. Beaucoup de choses ? Oh, oui. Et

avec grand plaisir. J'attendais avec impatience d'être seul (je n'écrivais jamais dans d'autres conditions) pour m'adonner à ma nouvelle occupation. Il me semblait que cette activité me rapprochait toujours plus de moi-même, que je devenais un moi parfait dont les réactions étaient toujours strictement personnelles, nullement influencées par le monde extérieur.

Je notais donc tout ce qui à un moment ou à un autre me paraissait important sur des bouts de papier. Bientôt, je me suis avisé que je risquais fort d'égarer l'un ou l'autre de ces bouts de papier (ce qui m'effrayait, car on m'aurait ainsi percé à jour), si bien que je me suis procuré un carnet. Ce simple petit carnet jaune m'a incité à être plus rationnel, et, dès le 19 juin, je n'ai noté que ceci :

1. Regarder dans la boîte à lettres s'il y a du courrier.

2. Dire à mon chef qu'il est un salaud (chercher un autre emploi).

3. Mettre une chemise propre.

4. Parler avec Margareta de l'autosatisfaction, comme Nietzsche l'a écrit :

Avec ce qu'elle dit du bon et du mauvais, cette joie égoïste se protège elle-même, comme si elle s'entourait d'un bois sacré; avec les noms de son bonheur, elle bannit loin d'elle tout ce qui est méprisable. [...]

Elle méprise aussi toute sagesse lamentable : car, en vérité, il y a aussi la sagesse qui fleurit dans l'obscurité; une sagesse d'ombre nocturne qui soupire toujours : « Tout est vain ! »¹

5. Enterrement de A. P. (nouveau cimetière, vendredi 15 h 45).

1. Extrait de *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction de Henri Albert (Mercure de France, 1903).

6. Sortir la poubelle.

7. Rendre le billet pour S. (En rapport avec 2.)

Dès ce moment-là, je ne notais pas plus de sept choses à la fois parce que, me semblait-il, je commençais à maîtriser suffisamment mes actes.

Plus tard, après bien des ratures et des réorganisations, j'ai fini par établir dans mon carnet plusieurs rubriques distinctes, entre autres, parmi les plus utiles : DIRE, FAIRE, ALLER. AUX rares moments où je m'évertuais à me rapprocher des autres, je prenais ce même carnet et à la rubrique DIRE, je notais ce que je croyais qu'ils s'attendaient à entendre (et qui ne coïncidait presque jamais avec ce que je pensais vraiment). Ces pages de mon carnet étaient les plus brouillonnes.

*

Margareta ne se doutait de rien. Une fois, c'est vrai, elle m'a surpris en train de noter quelque chose dans mon carnet, mais elle n'a pas insisté pour voir ce que c'était. Elle a juste fait une remarque :

– Il y a peut-être quelque chose que tu aimes plus que moi.

Je n'ai pas répondu. Il m'a semblé que cela m'aurait obligé de lui dire que je l'aimais, ce qui était probablement vrai, mais je ne l'exprimais jamais. Cependant, je lui disais souvent qu'elle était belle. « Tu es resplendissante aujourd'hui », lui disais-je dès qu'elle entrait chez moi et encore, au moins une fois pendant le temps que nous passions ensemble, je remarquais tout simplement : « Tu es belle. » Je disais ces mots au cours d'un repas ou d'une conversation quelconque, ou pendant un de nos silences...

Je doute qu'il y ait eu une situation dans laquelle je ne les lui ai pas dits. Elle aimait les entendre. C'était du moins ce qui me semblait.

– Tu as changé, a dit Margareta avec insistance à un autre moment.

C'était exact : j'avais réglé mon comportement au point que j'avais l'impression d'être infailible. Plus rien n'échappait à mon attention, il ne m'arrivait plus d'oublier quoi que ce fût. Dans l'appartement, je faisais régner un ordre parfait, ce à quoi j'étais parvenu en marquant de nombreux objets et en leur assignant une place précise. Je découpais tout simplement des petits carrés de papier sur lesquels j'écrivais des mots comme « enveloppes », « trombones », « documents », « outils », « linge », « assiettes », « verres »... et je les collais sur des boîtes, des classeurs, des tiroirs ou des étagères, selon l'emplacement que j'attribuais à telle ou telle chose. Les gros objets, comme les meubles, je ne les marquais pas, puisque je trouvais qu'ils étaient suffisamment visibles. J'entretenais moi-même l'ordre dans l'appartement. Apparemment, les journaux et les livres qui traînaient par terre manquaient à Margareta, puisqu'elle les y laissait le plus souvent. Je ne lui en faisais pas reproche : une fois qu'elle était partie, je remettais à leur place ces journaux et ces livres, comme d'ailleurs tout ce qu'elle laissait en désordre.

Le 17 novembre, je suis resté au bureau plus longtemps que d'habitude. À peine entré dans l'appartement, j'ai su, en voyant les journaux et le cendrier par terre, que Margareta était venue. Je me suis aussitôt employé à ranger ce désordre. En allant à la cuisine pour prendre mon repas, j'ai vu un bout de papier sur le poste de radio. En m'approchant,

j'ai reconnu l'écriture relâchée, à peine lisible, de Margareta, qui avait noté juste ceci :

se laver les cheveux, porter la montre chez l'horloger, ne rien ranger de ce qui traîne par terre

Depuis, elle n'est plus venue. Mais, sa façon (intentionnelle ou pas?) de laisser cette trace m'encourage et me fait croire qu'elle est seulement allée se procurer un carnet. Quand elle reviendra, c'est décidé, je l'initierai à certaines astuces de la notation. Pour ne pas oublier cette résolution, je l'ai notée sur un morceau de papier que j'ai collé avec l'autre trouvé sur la radio, puis je les ai glissés ensemble entre les pages d'une rubrique particulière de mon carnet, intitulée TOUT CE QUI CONCERNE MARGARETA.